

Nicée - la proclamation de foi des Pères conciliaires

Le Texte : Voici le texte de la proclamation de foi au plus près du grec qui était la langue utilisée par les Pères conciliaires. Nous nous en tiendrons à ce qu'a dit Nicée qui sera complété au concile de Constantinople.

« *Nous croyons en un (seul) Dieu Père tout-puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles.*

Et en un (seul) Seigneur Jésus-Christ, Fils unique engendré du père, c'est-à-dire de la Substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré, et non pas créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ce qui est au ciel et sur la terre ; qui pour nous, les hommes, et pour notre salut est descendu, s'est fait chair et s'est fait homme ; a souffert sa passion, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et reviendra juger les vivants et les morts.

Et au Saint Esprit. »

L'anathème : ceux qui disent ou pensent cela, ne sont pas dans la communion de l'Église, c'est le sens de l'anathème. (il sera enlevé par le concile de Constantinople)

« *Ceux qui disent : il y a un temps où il n'était pas : avant d'être engendré, il n'était pas ; il a été fait comme les êtres tirés du néant ; il est d'une substance, d'une essence différente, il a été créé ; le Fils de Dieu est mutable et sujet au changement, l'Église catholique et apostolique les anathématisera. »*

Nicée : une nouvelle Pentecôte ?

Un concile oecuménique (qui réunit toute l'Oikouménê = l'ensemble de la terre habitée = ici l'Empire ; pour le distinguer des synodes ou conciles régionaux) : Si l'on n'est pas certain de la paternité de la réunion de ce concile, c'est bien Constantin qui invita les évêques par une lettre déférante à Nicée qui avait l'avantage d'avoir un port pour tous ceux qui arriveraient d'Europe, des locaux pour loger tout ce monde, et la proximité avec une résidence impériale. On hésite sur le nombre qui varie de 220 à 318 évêques auxquels il faut ajouter des secrétaires et des prêtres ainsi que des diacres. L'enthousiasme de voir réunis des évêques de tout l'Empire, transpire dans les témoignages et donne l'impression d'une nouvelle Pentecôte assurant l'assistance du Saint Esprit à ceux qui avaient en charge la tradition des apôtres. « *Les personnages du plus haut rang parmi les ministres de Dieu de toutes les Églises qui remplissaient toute l'Europe, la Libye et l'Asie, étaient donc rassemblés en une seule et unique 'maison de prière', qui, comme élargie par la volonté divine, accueillait à la fois Syriens et Ciliens, Phéniciens, Arabes et Palestiniens, et aussi Égyptiens, Thébains, Libyens et ceux qui venaient du milieu des fleuves (la Mésopotamie). Il y avait même au concile un évêque perse ; le Scythe Théophile (Crimée) ne manqua point au chœur ; le Pont et la Galatie, la Cappadoce et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie envoyèrent des membres choisis de chez eux. Et aussi les Thraces et les Macédoniens, les Achéens et les Épirotes, et encore ceux qui habitent très loin au-delà de ces derniers, tous arrivaient, jusqu'aux Espagnols : l'un d'eux à la célébrité unique était là (Ossius de Cordoue), siégeant avec tous les autres. Celui qui présidait dans la ville impériale (Sylvestre de Rome), était absent à cause de son grand âge, mais étaient présents quelques-uns de ses prêtres pour le représenter (Vitus et Vincentius).* » Eusèbe : Vie de Constantin.

L'entrée de Constantin : alors que les évêques (sans doute rassemblés dans le grand hall de palais impérial) se levèrent, il traversa leurs rangs (l'usage était plutôt d'être introduit auprès de l'Empereur assis sur son trône) vêtu de la pourpre impériale. Il s'arrêta auprès des "Confesseurs", ceux qui avaient été torturés, martyrisés pour la foi, et qui étaient encore vivants, pour les saluer et les embrasser (notamment leurs cicatrices - on cite Rufin de Paphnuce qui avait eu l'oeil droit crevé, et qui avait grande réputation de thaumaturge).

Introduction : 'CROIRE EN' ... « Nous croyons en... »

Trouver des mots pour éclairer un 'mystère', une Révélation, sur la vie divine. Un mystère car il est toujours débordant (**transcendant**), c'est lui qui nous 'enveloppe', nous vivons en lui, nous ne le surplombons pas. Nous ne saurions donc 'l'expliquer', comme une réalité dont nous aurions fait le tour. Mais il est aussi au plus intime de nous ("l'hôte plus intérieur à nous, que nous-

même”), il est source jaillissante, don toujours actuel, générosité première et appel qui nous suscite et nous fait grandir. « Si tu savais le don de Dieu ». Et il est aussi **l'entre-nous** selon la belle formule de Maurice Zundel. Il est le mystère de ce qui nous relie avec la création tout-entière. Ce que le pape François exprime en disant : “tout est lié”.

Et cependant **nous avons un contact avec ce mystère** qui se donne à nous et qui nous ‘parle’. Nous pouvons nous adresser à lui (prier, méditer la Parole, contempler la vie du Christ, entrer en nous et écouter), l’homme est **“capable de Dieu”**.

Ne jamais oublier cela lorsque nous sommes appelés à témoigner de notre foi, c'est éviter de réduire la vie spirituelle à de la morale, à du ‘faire’, déconnecté du mystère qui le suscite, à célébrer des rites qui sont aplatis en ‘sociologie religieuse’.

Cette petite préposition **‘en’** dit la nature de notre foi qui est une confiance ‘en’, et non une adhésion ‘à’ (une doctrine, une croyance, des dogmes). C'est donc bien, d'emblée, la relation, la rencontre, qui est au coeur de l'expression de notre foi en Dieu !

Un ‘Symbole’ !

On l'a compris, notre “logos sur Dieu” (la théo-logie) est toujours un discours analogique : ce qui signifie que nos mots limités, nos concepts, ne sont jamais adéquats à la réalité transcendante, débordante de Dieu (par exemple, nous ne sommes pas totalement ignorant de la justice divine - l’Écriture nous en dévoile des aspects - mais qui pourrait prétendre être juste à la manière dont Dieu l'est ?). Mais il s'agit d'éviter 2 écueils : 1°) l'agnosticisme qui ne peut plus rien dire de Dieu au nom d'une ignorance radicale ; 2°) le gnosticisme qui prétend avoir acquis le savoir caché aux autres, et qui permet aux initiés le salut. **Nicée n'invente pas le “symbole” de foi** (ce qui **relie** les membres d'une communauté de disciples, de fidèles, dans une même foi. Le “symbole”, que nous appelons des ‘apôtres’ - peut-être celui de l’Église de Rome - était prononcé par les catéchumènes et les engageait : il était un pacte d'alliance, une parole sacramentelle qui les liait à Dieu et à sa communauté. Par la suite, cette confession de foi, a été introduite dans la liturgie de l'eucharistie.

Le symbole de Nicée est d'abord une confession de foi même s'il introduit un langage doctrinal ; une confession proclamée au cœur de la vie baptismale des disciples et non la récitation de formules abstraites et savantes ; Une confession joyeuse d'un Dieu qui dans un même mouvement nous crée et nous sauve en nous introduisant à sa propre vie ; une confession qui nous relie à l'ensemble de l’Église du Christ, elle qui est son corps.

« Pour vous qui suis-je ? » Dire le mystère de l'être du Fils et de son oeuvre de salut pour l'homme.

Ce fut l'un des motifs qui incita les Pères de Nicée à dire la divinité du Christ. Dieu était un dans son acte créateur et son oeuvre de salut pour sa création. Elle ne pouvait échapper à sa main. Comment le Christ, s'il n'était pas le Logos éternel, auprès de Dieu et Dieu lui-même, pouvait-il sauver sa création, et être médiateur entre Dieu et les hommes, s'il ne portait en lui la divinité et l'humanité ? Voici pourquoi la pensée d'Arius fut condamnée comme n'étant pas l'expression de la foi de l’Église.

A - La thèse d'Arius théologien, ascète, et peut-être rival malheureux de l'évêque, il fut prêtre d'une de la dizaine d'églises présentes à Alexandrie, sous l'autorité de son évêque Alexandre. On est aux alentours de 318 :

Seul le Père est éternel : Il précède le Fils. Il y a donc eu un temps où le Fils n'était pas, puisqu'il fut sorti du néant (ex nihilo) par le Père qui l'engendra. Créature du père, le Fils est différent de son Créateur qui, seul, est inengendré et éternel ; le Fils ne peut donc pas être Dieu lui-même.

Seul le Père est immuable (non soumis à un possible changement) : Jésus a disposé d'un libre arbitre, laissant le choix du vice ou de la vertu. Le Fils était donc susceptible de changer même si, en fait, il a toujours choisi le bien. Le Fils est donc inférieur au père qui, seul, est immuable.

Sauver l'unicité de Dieu : Proposer que le Logos était éternellement engendré selon la lecture faite du Prologue de Jean (selon la thèse d'Origène) portait atteinte à l'unicité de Dieu pour Arius.

Arius n'était pas le premier théologien cherchant à ‘résoudre’ l'équation christologique : le Fils est-il Dieu comme son Père ? Est-il un être divin distinct du Père ? À moins qu'il ne fut la première

créature de Dieu ? Fallait-il affirmer un monothéisme sans relations internes à sa vie ? Ou tendre vers un di-théisme ? Des approches avaient déjà été tentées :

l'adoptianisme : le Christ, simple homme a été adopté par le Père au moment du baptême ou à la résurrection selon ces deux formes - mais il n'est pas Dieu fait homme ;

le monarchianisme ou modalisme de Sabellius : le Fils et le Père sont deux "modes" d'existence du même Dieu unique, deux modes pour nous les hommes, mais qui n'affectent pas son unicité pour lui-même.

le Christ-Logos sauveur et rédempteur (Justin - Irénée - Clément d'Alexandrie - Origène, tous héritiers de St Jean : le Christ et le Logos étaient identifiés ; et Il est donc déjà présent avec le Père de toute éternité. Ainsi, Dieu, Un, Absolu, Immuable, Inengendré, cause de Tout, est créateur dans son Logos qui est le premier d'où s'engendent tous les hommes, vérité et puissance éternelle du Père. Il est éternellement engendré lui-même par le Père qui se donne à lui.

C'est dans cette dernière interprétation des Écritures que les Pères de Nicée reconnaissent la foi de l'Église.

Arius pouvait cependant invoquer des paroles de l'Écriture : "Le Père est plus grand que moi" - "Pourquoi m'appelles-tu bon ? Un seul est bon : Dieu" - "Seul le Père connaît l'heure, pas même le Fils". Et c'était bien la difficulté ! Les Écritures, avec leurs images, leurs paroles parfois confuses, voire à la limite de la contradiction, appelaient des précisions. Les récits et les formules déclaratoires liturgiques ne suffisaient plus dans un univers culturel habitué à la rigueur de la pensée philosophique. Il fallut donc interpréter ces paroles comme disant la 'majesté' du Père, son mystère comme origine et comme source surabondante, mais non pas en terme de supériorité ou infériorité dans son être divin, dans sa vie divine.

B - La confession de foi des Pères de Nicée

1°) « Pour vous qui suis-je ? » Souvenons-nous qu'il s'agit de la question posée par Jésus lui-même à ses disciples. On est au chapitre 8 en St Marc, à mi-parcours donc. Et ça ne se passe pas bien. Car après la confession de Pierre disant qu'il est le Christ, Jésus leur ordonne de se taire, pour finalement leur annoncer qu'il allait devoir être jugé, condamné, supplicié et finalement mourir. C'est alors Pierre qui réagit très mal intimant à Jésus de renoncer à cette folie. Et Pierre se fait traiter de 'Satan', celui qui tente Jésus de renoncer au chemin du salut des hommes. **Confesser Jésus n'est donc pas une mince affaire ! Devenir son disciple et témoigner de lui ne signifie pas s'enfermer dans une déclaration - aussi juste soit-elle sur le plan de la pensée : "Tu es le Christ" - sans passer par son oeuvre de salut et donc la Passion, la mort et la résurrection.** Ainsi, son être - qui il est -, et son oeuvre - que fait-il ?, sont inséparables dans une confession de foi authentique.

2°) L'affirmation de la divinité du Fils unique. Comment parler de l'engendrement du Fils par le Père sans le calquer sur la génération humaine ?... Pour exprimer le lien indéfectible du Père et du Fils, leur relation, et l'être même du Fils (Christ, Seigneur, Logos, Sauveur...), un mot va être introduit, qui relève du vocabulaire philosophique : **Homoousios** en grec, **consubstantialem** en latin (même ousia - même substance ; 'consistant'). **Le Fils est consubstantiel au Père, « engendré du Père », « c'est-à-dire de la substance du Père. »** Le Fils est non seulement pleinement Dieu, mais il est de l'unique substance du Père car il n'y a pas de division en Dieu. « Le Père a tout donné au Fils, ce qu'il est Lui-même ». C'est cela l'Amour (l'Agapè) en Dieu qui excède tout ce que nous pouvons concevoir. Il est identique au Père en sa divinité. Il n'est pas seulement issu de la volonté du Père, mais de sa "substance même" : de son être, de son essence, de ce qui fait son identité divine... Ce terme exprimait ce qui était dit en Jean 10, 26 : **Le Père et moi, nous sommes un.** Il fallait préciser que contrairement à la génération humaine, selon la chair, qui dissocie les substances, la génération divine, dans l'Esprit, ne dissocie pas la substance qui demeure une, dans la distinction pourtant des personnes : Père et Fils. Le Fils est "l'engendré propre de l'essence du Père". Il y a identité d'essence entre le Père et le Fils, et un engendrement éternel (hors de toute notion de temps) du Fils.

Ce terme issu de la philosophie mettra longtemps à être accepté comme explicitant la foi reçue des apôtres.

Si la 'substance' divine est une (notre foi est bien monothéiste) et il était essentiel de tenir cela ; les "personnes" divines sont pourtant bien distinguées : Père, Fils, Esprit. La foi de

Nicée tente de trouver des mots pour dire quelque chose qui semblait impensable : la relation (des personnes) fait partie de la ‘substance’ divine, de son être concret. Le Père est Père divin parce qu'il se donne éternellement au Fils dans un amour inconditionnel. Dieu n'est pas en relation, en communication seulement avec sa création dont il est distinct, il est en lui-même communication et relation.

« De même nature » est-il arien ? : la controverse sur cette traduction. L'ancienne traduction du ‘consubstantiel’ nicéen par : “de même nature”, et la controverse que cela engendra nous permet de préciser la pensée des Pères de Nicée. Les traducteurs reconnaissaient que le “consubstantiel” était imprononçable en français, mais qu'il n'était pas optimal pour dire la foi de Nicée de le traduire par “de même nature”. Pierre et Paul sont de même nature, la nature humaine. Mais elle demeure une abstraction, celle d'un genre : le genre humain ; elle n'existe pas concrètement. Car concrètement, ce qui se donne à voir et qui existe vraiment, ce sont des individus - Pierre et Paul - qui chacun l'exprime de manière différente cette commune nature. Un père et un fils humains sont de même nature (humaine), mais certainement pas de même ‘substance’ : c'est-à-dire de la même manière d'être humain concrètement. Ils sont bien deux, et pas simplement en distinction de l'un et de l'autre. Ils ne sont pas dans une unité substantielle. Il fut donc admis que la traduction « de même nature », sans être hérétique, était moins précise. Il fallut du temps pour que cela soit admis, car les mouvements contre la réforme liturgique de Vatican II s'en étaient emparés, et l'avaient transformé en combat pro ou anti concile Vatican II.

N'oublions pas que le “consubstantiel” est inséré au milieu d'une série de termes scripturaires et liturgiques : “Lumière de lumière” par exemple, très important dans la tradition orientale. C'est un peu comme s'il fallait la symphonie de l'image, la proclamation liturgique et la pensée philosophique pour approcher le mystère de la surabondance divine dans la relation substantielle.

3°) L'oeuvre du salut ! Pourquoi ce débat sur la nature du Fils, qui pourrait nous paraître abstrait ? Pour nous les hommes et notre salut véritable, dans la continuité de l'acte créateur.

Dire la divinité de Jésus, c'était confirmer sa capacité de sauver l'humanité. Sans cela, il était un exemple à suivre, un sage à imiter, un prophète inspiré, une spiritualité à suivre, mais en sa personne même, le Royaume - exprimant la réalité de l'homme vivant et sauvé du péché et de la mort - ne s'était pas vraiment approché de nous. C'est ainsi que le Prologue de Jean fut entendu : le Verbe qui était auprès de Dieu et Dieu lui-même (vrai Dieu de vrai Dieu), le Verbe par qui tout ad-vint (donc le Logos créateur : “faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance” et “Il leur dit” du premier récit de création), Lui qui est la lumière de ce monde, ce Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous pour accomplir l'oeuvre du salut. Il y a continuité au long des temps dans l'oeuvre de Dieu. Le même Dieu crée (une oeuvre bonne) et la sauve pour qu'elle le demeure. **S'il n'était pas Dieu, comment pouvait-il être l'aîné d'une multitude qu'il conduit vers le Père ? S'il n'était pas homme, comment pouvait-il être le Grand-Prêtre compatissant, saisissant tout de notre humanité jusqu'en sa chute en étant identifié au péché (mort comme un malfaiteur), mais sans avoir lui-même été complice du péché ? Il est l'unique médiateur.** Il a réalisé ce qui était inclus dans l'acte créateur : l'union parfaite de l'homme et de Dieu. C'est bien ici que réside une des difficultés à croire ! Un prophète (et ne l'est-il pas ? Mais n'y a-t-il pas ici plus grand que Moïse et les prophètes ?) Et aussi (“Les prophètes auraient voulu voir ce que vous voyez, entendre ce que vous entendez”), un sage (et il est bien l'incarnation de la sagesse, mais aussi de la folie de Dieu qui la déborde en son oeuvre de salut par la Croix), un maître spirituel (et il est aussi un Rabbi mais qui prêchant à la synagogue de Jérusalem annonce que cette parole aujourd'hui se réalise : la venue du Messie). Ne l'appelle-t-on pas le roi des juifs ? Ne se donne-t-il pas le titre de “Fils de l'homme”, titre eschatologique ? Il est l'Époux en St Jean. Chacun n'a-t-il pas le réflexe de contenir de le mystère de sa présence et de son action dans une représentation rassurante ?

“*L'homme constitué comme créature n'aurait pas été divinisé si le Fils n'avait pas été le vrai Dieu ; et l'homme n'aurait pas pu se tenir en présence du Père, si celui qui avait revêtu le corps n'avait pas été par nature son vrai Verbe. Semblablement, nous n'aurions pas été libérés du péché et de la malédiction, si la chair revêtue par le Verbe n'avait pas été une chair humaine (parce que nous*

n'aurions rien en commun avec tout cela qui nous est étranger) » (ATHANASE D'ALEXANDRIE, Traité contre les Ariens

Au cœur du deuxième article du symbole de Nicée-Constantinople se trouve **la confession de l'incarnation et de l'acte rédempteur du Fils. Après avoir professé la divinité du Christ, Fils de Dieu, nous confessons aussi que :**

[Nous croyons en un seul Seigneur Jésus Christ]

qui à cause de nous les hommes et à cause de notre salut est descendu des cieux, s'est incarné de l'Esprit Saint et de la Vierge Marie et s'est fait homme ; a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, a souffert et a été enseveli, est ressuscité le troisième jour selon les Écritures et est monté aux cieux, siège à la droite du Père et reviendra dans la gloire juger les vivants et les morts ;

Les deux acteurs de l'incarnation : l'Esprit et la Vierge Marie Il est pleinement Dieu, engendré de la puissance de l'Esprit en la Vierge ; Il est pleinement homme : né d'une femme.
Ici, l'inouï est affirmé : la divinité a connu non seulement les limites de la chair (du temps et de l'espace) mais il a souffert, connu l'injustice, est mort, avant de ressusciter.

La Foi trinitaire de Nicée : la question de l'unicité de Dieu

- **Un Dieu trinitaire** : Par-delà les formules liturgiques, narratives, extraites des Écritures, comment penser et dire, dans une langue différente, le grec, rompu à la philosophie et au discours logique discursif (non narratif, qui n'est pas celui du récit, mais de l'enchaînement logique des arguments recevables par tous, selon la raison universelle à disposition des humains), celui de la rationalité, ce que la Révélation disait d'inouï jusqu'alors, du mystère de la vie divine ? Ainsi naquit, si l'on peut dire, la théologie, comme effort d'inculturation dans une pensée, une langue, une culture différente de la tradition biblique ? Le défi était de taille, comment dire dans le vocabulaire de l'être, propre à la philosophie grecque, un Dieu tout-puissant (et donc qui semblait réunir les attributs habituels de la divinité : toute-puissance, éternité, immuabilité, omniscience... bref, tout ce que n'est pas l'homme qui, lui, vit dans la 'contingence', la finitude : ce qui passe, qui n'a qu'un savoir limité, pris dans le temps et l'espace, avec la mort comme horizon final), oui, comment transcrire dans le vocabulaire de la rationalité discursive, une révélation, une communication de la divinité elle-même, en sa vie propre et son rapport à sa création et à l'homme en particulier ? St Paul lui-même s'était heurté à cet obstacle lors de son discours à l'aréopage d'Athènes, au succès plus que mitigé. Il désirait partir de la culture grecque pour mener son auditoire à l'acceptation du Dieu biblique, incarné en Jésus-Christ et mort et ressuscité pour le salut des hommes. Devant cet échec, Paul conviendra plus tard dans l'épître aux Corinthiens qu'il n'a pas à sa disposition la sagesse (philosophie) du monde et qu'il n'a qu'un Messie crucifié à annoncer, folie pour les païens, mais puissance de Dieu.
- Comment dire que ce **Dieu éternel**, était entré dans le temps, et avait pris forme humaine. Et qu'il n'avait pas 'joué' à le faire, mais était vraiment entré dans la contingence, la finitude, partageant tout de la condition humaine, dans ses limitations ? Comment dire que ce **Dieu immuable**, sans changement, vivait pourtant la relation au coeur même du mystère de sa vie, et que cette relation n'était pas 'accidentelle' comme pour nous (nous pourrions ne pas entrer en relation avec les êtres que nous croisons, sans que cela change quelque chose à notre nature humaine), que la relation faisait partie de son être propre. Qu'il vivait donc en son sein la distinction (Père, Fils, Esprit), sans que cela n'altère ce qu'il était, sa substance divine une, immuable, hors de tout changement ? Ce **Dieu était-il vraiment un** (en réaffirmant un monothéisme) ou était-il trois (et le christianisme était-il un polythéisme déguisé) ? Comment affirmer la **toute-puissance de ce Dieu** et proclamer sa mort infamante sur le bois de la croix ? Que voulait dire ressusciter d'entre les morts ?
- Il fallut trouver un vocabulaire qui fasse droit à l'unicité de Dieu (sa substance une, son essence) et à la distinction véritable du Père et du Fils (les hypostases divines), la réalisation d'une même essence dans une "personne" unique, distincte, mais en relation substantielle, indéfectible, l'une l'autre. Toute proportion gardée, comme l'essence humaine se réalise dans cet homme-là, unique. Ce fut Saint Augustin qui traduisit la formule grecque "une ousia, trois

hypostases", par "une essence, trois personnes". Unité de substance et égalité des personnes dans la Trinité. Pour l'Église de Rome, il manquait la mention : "*conçu du Saint Esprit, né de la Vierge Marie*" qui faisait partie du symbole baptismal hérité d'Hippolyte de Rome. Cela fut rajouté à Constantinople.

« Un seul Dieu Père tout-puissant »

Un seul Dieu : Nicée s'inscrit dans le monothéisme biblique. Dieu est un, il est l'unique (moins une notion numérique (Dieu échappe à la numération précisément), que l'affirmation de son caractère unique, et de son unicité indivisible. Et nous sommes à son image et selon sa ressemblance : chacun de nous est donc associé à ce mystère d'unicité, nous l'oubliions parfois ! Ni un individu numérique dans une masse - ni fondu dans un collectif qui seul existerait, mais appelé à devenir une personne. Cette affirmation a donc de vraies conséquences sur notre vision de l'homme.

Père Tout-Puissant. Yahweh Sabaoth ! Theos Pantocrator ! Deus Omnipotens ! Dieu tout-puissant, mais associé à sa paternité !

- Affirmer son acte créateur. Il est Seigneur du ciel et de la terre, de la totalité.
- Que sa création n'échappe pas à sa main protectrice : l'histoire du salut.
- Mais que sa puissance ne peut s'exprimer de manière destructrice, à la manière du mal.
- L'acte rédempteur est dans la continuité de l'acte créateur : la vie qui se donne (l'amour divin : l'*Agapè*) - jusqu'à l'extrême ainsi que le dira St Jean -, c'est-à-dire ce que le mal ne peut en aucun cas faire, lui qui, pour affirmer sa domination, ne peut que détruire.

CONCLUSION : L'unité ne se décrète pas !

Constantin échoua à unifier l'Église, à l'apaiser. L'arianisme survécut jusqu'au septième siècle. « Cependant, en exigeant des élites ecclésiastiques une première définition consensuelle de l'identité chrétienne (foi, discipline et pratique), Constantin a permis que fût amorcée une théologie dogmatique structurante pour l'avenir de l'Église. En invitant les évêques à collaborer à sa politique et à organiser, avec lui, une société chrétienne, il a préfiguré l'idéal byzantin de la "symphonie" qui combine le spirituel et le temporel, la sagesse de Dieu et la raison d'État. Il perdura en Orient jusqu'au XV^e siècle. Enfin, en se montrant protecteur et serviteur de l'Église, il a offert à ses successeurs le modèle d'un souverain chrétien, élu par Dieu pour jouer un rôle dans l'histoire du salut : un souverain capable d'imiter la clémence du Christ et d'exhorter ses frères, tel l'apôtre Paul, "à n'avoir qu'une seule âme" (Rm 1,5) et à "rien faire par esprit de parti ou par vain gloire". Un souverain légitime spirituellement et temporellement. » On en connaît la postérité en Occident !

Mais c'est ici un nouveau chapitre qu'il nous faudrait aborder avec Nicée : celui de l'Église ! Son rapport avec l'autorité politique ; qui a l'autorité en son sein ? Comment préserver l'unité et que veut-elle dire ? Son lien avec la judaïsme dont elle est issue.